

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pas sérieux

Gilles Marcotte

Volume 41, numéro 5 (245), octobre 1999

Liberté a 40 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1999). Pas sérieux. *Liberté*, 41(5), 28–30.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1999

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

GILLES MARCOTTE

PAS SÉRIEUX

Je disais à André Belleau : « *Liberté* dure, va durer, parce que vous n'êtes pas sérieux. »

Il penchait la tête de côté, me regardait avec une moitié de sourire, se demandant si c'était un reproche ou une approbation.

C'était une approbation. Ou, si vous préférez, une moitié d'approbation. Presque un éloge.

Si je disais « vous », c'est que, bien sûr, je ne faisais pas partie de l'équipe de la revue. Chroniqueur je fus, dès le premier numéro, à l'invitation de Jean-Guy Pilon ; chroniqueur j'ai été, sporadiquement, dans divers domaines, pendant de nombreuses années, et je le suis encore, quitte à me laisser entraîner parfois, assez rarement, dans les pages du début, les vraies pages de la vraie revue, où l'on écrit de vrais textes.

Il va sans dire que j'étais assez souvent en désaccord avec ce qui s'écrivait dans ces pages du salon. *Liberté*, à l'origine, s'était dotée d'un moteur à deux temps, anti-cléricalisme et nationalisme, qui ne pouvait pas convenir à ma propre définition. J'avais pratiqué un peu l'anti-cléricalisme, au *Devoir* et en quelques autres lieux, mais avec une modération qui n'était pas de mise (en ce domaine tout au moins) à *Liberté*. Quant au nationalisme, ma foi, je m'en éloignais à toutes jambes, sans y avoir jamais élu domicile. Je venais, idéologiquement, de *Cité libre*, cet horrible *Cité libre* qui incarnait, aux yeux de

Liberté, le mal à l'état presque pur. Je ne m'en cachais pas, mais je n'en faisais pas non plus un plat. Je me suis demandé parfois si, devant certaines attaques assez virulentes contre des gens que je respectais, des idées qui ressemblaient aux miennes, j'aurais dû me fâcher, voire m'en aller en secouant la poussière de mes souliers. Un ami (cf. *supra*) m'a, un jour, mis au défi de le faire. J'ai résisté. Je ne suis pas sûr d'avoir eu raison, de n'avoir pas été un peu lâche, inconséquent.

Mais l'inconséquence, le manque de rigidité idéologique, n'était-ce pas justement ce qui m'attachait à la revue, et me permettait, malgré les divergences que je viens de noter, de m'y sentir (relativement) à l'aise ? Je veux dire : la littérature, l'écriture. Si l'on m'a demandé de collaborer à la revue, c'était pour y parler de poésie ; si j'ai accepté, c'est que cet objet me paraissait plus important, à *Liberté*, que le discours sociopolitique. Même les grandes chicanes qui ont éclaté, surtout durant les premières années, entre une gauche (extrême ou non, je n'en saurais décider) et une tendance apparemment contraire qu'il me serait difficile de nommer précisément, me paraissaient relever avant tout de l'esthétique, fournissant aux polémistes les prétextes de brillants morceaux de prose. Ceux de gauche ont perdu, c'était fatal, et il y a bien longtemps qu'on n'entend plus parler de ces histoires-là à *Liberté*, c'est à peine même si l'on s'en souvient. Le nationalisme, assez vite affiné en indépendantisme, a, lui, perduré. C'est, au contraire du sociopolitique, une chose parfaitement littéraire.

J'ai commencé par la poésie, parole de peu de poids dans les discours publics ; je terminerai peut-être ma carrière libertaire par la musique, sur laquelle je tiens des propos qui ne sont évidemment pas ceux d'un spécialiste, d'un expert, d'un diplômé de troisième cycle. En cela, me semble-t-il, je fais bien partie de *Liberté*, je participe de l'esprit de la maison.

On aura compris, je l'espère, que pour moi rien (ou presque) n'est plus important que l'écriture, que seule parmi nos revues *Liberté* en a vraiment porté le poids au Québec durant toutes ces années, et que l'absence de sérieux n'est pas l'absence de substance, qu'elle en est peut-être même, dans certaines circonstances, la condition même.

Je hausse un peu le ton, pour finir. Je suis fier — puisque aujourd'hui, c'est la mode, il faut être fier — d'avoir collaboré à une revue qui a proposé, avant presque tout le monde, des ensembles de textes sur Edgard Varèse, Pierre Jean Jouve, René Char. Il y fallait une ferveur, une audace, une témérité peut-être, qui méritent le plus grand respect.